Bohas Georges, Roquet Gérard
Une lecture laïque du Coran

Paris, Geuthner
2018, 197 p.
ISBN : 9782705340070

Spécialiste mondialement reconnu pour ses travaux et sa profonde connaissance de la littérature et de la métrique arabe à laquelle il avait déjà consacré sa thèse de doctorat, Georges Bohas[1] propose avec la contribution de Gérard Roquet[2], un ouvrage d'analyse littéraire intitulé « une lecture laïque du Coran ».

Dans une brève introduction, le titre de l'ouvrage, qui sonne tel un manifeste, explicite les motivations et le cadre méthodologique de son entreprise. Critiquant les imprudences d'illustres prédécesseurs, et particulièrement de Jacques Berque, dont les usages du terme « Révélation » pour caractériser le Coran étonnent encore, Georges Bohas milite pour une rigoureuse étude scientifique de l'ouvrage fondateur de l'islam[3]. La citation de Thomas Römer[4] (p. 8) est ici édifiante et rappelle que le Coran doit, à l'instar de la Bible, bénéficier des mêmes approches critiques. L'intérêt d'une telle introduction est sans doute de rappeler aux chercheurs que ces évidentes précautions de méthode ne sont pas toujours partagées ou comprises quand il s'agit du Coran. On sourira de l'usage du terme « laïque », tel un clin d'œil, qui inscrit résolument cet ouvrage dans un contexte national français, et osons le dire politique, exacerbé par la « question » de l'islam. L'ensemble de l'ouvrage se divise en deux parties dont la seconde, la plus longue, a pour thème central une analyse métrique du Coran.

La première partie (p. 9-72) est consacrée à des analyses littéraires autour d'expressions (*ḥawrā'*, pl. *ḥūr* et *awtād*), de personnages et de narrations qui leur sont attachés (Alexandre, Noé et Iblis). Cette première partie rassemble cinq études s'achevant par un appendice sur la traduction de la « basmala ».

La première étude revient sur la question des « houris » (p. 9-16) qui connut un écho médiatique inattendu à la suite d'une thèse iconoclaste défendue par C. Luxenberg. Ce dernier proposa d'en comprendre le sens non comme des femmes « vierges » (*ḥawrā'*, pl. *ḥūr*) promises aux croyants du paradis mais bien plutôt, comme des « raisins blancs ». Se référant à des études précédentes qui critiquaient l'hypothèse de Luxenberg et les poursuivant dans le même sens, Georges Bohas ajoute au dossier un autre argument utile à la discussion[5]. En effet, la présence des vierges au paradis n'est nullement une originalité coranique. Leur présence est déjà attestée dans un écrit apocalyptique copte de l'Antiquité tardive. Ici, l'élément intéressant est l'origine du texte qui se situe dans un contexte monastique chrétien syriaque. De récentes recherches proposées par Mette Bjerregaard Mortensen et Guillaume Dye[6] portent à croire que certaines dispositions morales du Coran sont, en effet, inspirées par ce milieu spécifique.

La deuxième étude s'intéresse plus particulièrement à l'expression coranique *ḏū l-'awtād* attachée à la figure de Pharaon. Rejetant les traductions antérieures qui associaient ce terme au supplice des pieux, G. Bohas propose de traduire l'expression par « aux piquets ». Il motive cette traduction à l'aide d'inscriptions épigraphiques abondantes où les titulatures pharaoniques étaient suivies de trois piquets ou d'objets qui pouvaient être interprétés de la sorte sans que les visiteurs n'aient nul besoin, par ailleurs, d'en connaître la langue et le sens (p. 29). Comme le soulignent G. Bohas et G. Roquet, à l'appui de plusieurs photos et reproductions de dessins : « cette fréquence pouvait naturellement amener à la conclusion qu'il y avait un rapport entre ces trois piquets et le pharaon, puisque le territoire du pharaon est rempli de ce signe de l'Égypte des monuments. » (p. 31)

La troisième étude est consacrée à la figure de Noé. Le thème du prophète prêchant, caractère fondamental de ce personnage dans le Coran, n'est pas nouveau. G. Bohas rappelle que ce trait distinctif était déjà présent dans les sources juives et grecques.

(1) Professeur émérite des Universités : http://www.icar.cnrs.fr/membre/gbohas/

(2) Égyptologue et ancien directeur d'études à la 4e section des Hautes Études à la Sorbonne.

(3) Pour une critique similaire, lire Larcher, Pierre, « Coran et Théorie linguistique de l'énonciation », *Arabica*, 97/2000, p. 441-456.

(4) « Il s'agit d'appliquer à la Bible les mêmes méthodes de lecture et de décryptage que pour les récits d'Homère. Je n'ai jamais considéré que la Bible devait être traitée comme un texte à part ». La citation est tirée des *Cahiers Science et Vie*, 156/2015, p. 82.

(5) Sur ce même sujet, on complétera l'analyse par deux autres contributions sur le même sujet : Wild Stefan, "Lost in Philology ? The Virgins of Paradise and Luxenberg Hypothesis" et dans le même ouvrage collectif : Saleh (Walid A.), « The Etymological Fallacy and Quranic Studies: Muhammad, Paradise and Late Antiquity » *in* Neuwirth Angelika, Nicolai Sinai and Michael Marx (éds), *The Qur'ān in Context, Historical and Literary Investigations into the Quranic Milieu*, Leiden, Brill, ("Texts and Studies on the Quran"), 2010, p. 625-648 ; 649-698.

(6) Bjerregaard Mortensen (Mette), *A Contribution to Qur'ānic Studies: Toward a Definition of Piety and Asceticism in the Qur'ān* (Aarhus, PhD, 2018) ; Dye (Guillaume), "Ascetic and Nonascetic Layers in the Qur'an: A Case Study", *Numen* 66 (5-6)/2019, 580–597 ; Voir également Neuenkirchen (Paul), "Sourate 52" *in* Mohammad Ali Amir-Moezzi & Dye Guillaume, *Le Coran des historiens*, Paris, Cerf, v. 2b, 1581-1584.

BCAI 35 (2021) Bohas Georges, Roquet Gérard: Une lecture laïque du Coran, recensé par Mehdi Azaiez
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Néanmoins, sa contribution permet de porter à notre connaissance trois textes : un panégyrique de Jean Baptiste attribué à Théodose, archevêque d'Alexandrie, l'*Apocryphon* de Jean, et enfin un texte apocryphe attribué à Basile de Césarée de Cappadoce. L'ensemble de ces textes, dont on aurait souhaité une présentation plus précise, suggère, selon G. Bohas, que c'est bien la tradition copte qui « relie plus clairement le refus du repentir à la destruction du genre humain » (p. 40), motif central dans le Coran.

La quatrième étude concerne la péricope coranique autour de la figure de *ḏū l-qarnayn* (Coran 19 : 82-98). G. Bohas rappelle les études antérieures de Noldëke et celle, plus récente, de Tommaso Tesei qui ont identifiés la source coranique de cette péricope : un texte syriaque de la légende d'Alexandre qui n'est autre qu'un ouvrage de propagande composé à la gloire d'Héraclius en 628 ! L'intérêt ici est de se confronter à une objection qui rappelle que cette figure d'Alexandre a pu être connue par la voie yéménite. Or, ce dernier argument est à juste titre facilement récusable car comme le souligne G. Bohas « la discussion ne porte pas sur l'identité d'un homme (dhou-l-Qarnayn) mais sur l'intégration d'un récit… qui reproduit l'organisation du texte de la légende syriaque » (p. 50). Ainsi, il est difficile pour cette péricope d'avoir été rédigée avant 628, et a contrario tout porte à croire qu'elle fut rédigée et intégrée après la mort de Muhammad.

La cinquième étude s'intéresse à la figure d'*Iblis*. En tout premier lieu, G. Bohas souligne combien les mentions de ce terme font « intrusion » – on pourrait simplement parler d'interpolation – dans un texte coranique originel où le terme était probablement absent. Dans un second temps, il rappelle le nom de sources déjà connues autour des péricopes coraniques où *Iblis* se refuse à la prosternation devant Adam (Coran 17 : 61 ; 38 : 75-77). Il ajoute à ces dernières la mention inédite d'un texte copte : le manuscrit Morgan 593 qui met en scène un dialogue entre le diable et le Créateur (p. 62). Plus originale est l'analyse du terme grec *Diabolos* qui par déglutination en langue copte explique la forme *ʿIblīs* dans le Coran. Pour parvenir à ce résultat, il définit préalablement les termes d'agglutination et de déglutination linguistiques, puis propose, à travers plusieurs exemples, d'expliquer la déglutination des mots grecs en copte. C'est finalement le terme grec *Diabolos* qui est analysé sous sa forme copte *Tʸabolos* qui, sous la forme déglutinée, se transforme en *ablis* ou *blis* pour donner enfin la forme normalisée arabe *Iblīs* (de schème *ifʿīl*) (7). Les conséquences d'une telle analyse sont décisives. D'abord, linguistiquement, elle met en lumière un trilinguisme à l'œuvre (grec, copte et arabe) (8). Ensuite, historiquement, car, comme on le sait, la conquête arabe de l'Égypte n'est effective qu'après 640. Dès lors, l'intégration de la figure d'*Iblis* dans le Coran n'aurait pu se faire qu'après cette date, loin du schéma traditionnel présenté par la tradition musulmane. C'est un autre indice, avec la péricope de *ḏū l-qarnayn*, que le Coran fut l'objet de remaniement et d'ajouts après la mort de Muhammad.

Cette première grande partie s'achève par un appendice revenant sur la traduction de la « basmala ». G. Bohas propose de traduire la célèbre formule par « Au nom de Dieu, *al-Raḥman*, le Miséricordieux » considérant, à juste titre, qu'*al-Raḥman* est un nom propre et non un qualificatif.

La seconde partie (p. 73-185), plus longue et plus technique, traite spécifiquement de la métrique dans le Coran. Elle débute par un préliminaire sur le système de transcription indispensable à la compréhension des tableaux qui jalonnent l'ensemble de l'étude métrique (p. 74). Elle se poursuit par un exposé général de la métrique arabe classique comme moderne (p. 77-97) pour proposer, à l'aide de nombreux tableaux, un examen minutieux de la métrique coranique à partir des sourates brèves (Coran *al-ʾinširāḥ* 94, *al-humaza* 104, *al-ʾiḫlāṣ* 112, *al-falaq* 113, *an-nās* 114) et plus longues (Coran *ar-raḥmān* 55, *Maryam* 19). L'ensemble est ainsi encadré par des études métriques des poésies antéislamiques (p. 77-86) et de la poésie arabe moderne (p. 165-162). Ces dernières études permettent dès lors de comparer les différents corpus.

Le point de départ de l'analyse est une judicieuse présentation des caractéristiques de la poésie antéislamique et dite « classique » qui sont régies par le même système de métrique nommé poésie *ʿamūdī* (p. 77). En comparant de manière systématique ce dernier modèle avec des sourates courtes (les cinq citées plus haut), G. Bohas conclut à une réelle affinité entre les deux modèles tant au niveau de l'isométrie que de l'emploi de la monorime (p. 110). La lecture métrique de sourates plus longues vient compléter et confirmer les premiers résultats de l'analyse. C'est d'abord la sourate 55 *ar-raḥmān* puis la sourate 19 *Maryam* qui permettent de déterminer des points de convergences difficilement récusables entre le Coran et la poésie *ʿamūdī*. Ce constat, s'il est pertinent et flagrant pour la sourate 55 *ar-raḥmān* (chapitre à

(7) Pour une description plus détaillée, lire p. 69-70.

(8) À ce sujet, on lira avec profit la contribution de Dye, Guillaume, « Traces of Bilingualism/Multilingualism in Qurʾānic Arabic », *in* Ahmad Al-Jallad, *Arabic in Context, Celebrating 400 years of Arabic at Leiden University*, Leiden, ("Studies in Semitic Languages and Linguistics ; 89"), p. 337–371.

BCAI 35 (2021) Bohas Georges, Roquet Gérard: Une lecture laïque du Coran, recensé par Mehdi Azaiez
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'isométrie proche de la poésie *ʿamūdī* et à dominante monorime), l'est beaucoup moins pour la sourate 19 *Maryam* qui s'impose par sa singularité[9]. La désagrégation du modèle *ʿamūdī* se vérifie clairement avec l'accroissement des syllabes orphelines, l'allongement de certains versets, et l'absence d'isométrie. Cette « désagrégation » est encore plus manifeste vers la fin de la sourate. Ainsi, l'aboutissement de l'analyse métrique conduit à distinguer deux grandes parties ; la deuxième partie (v. 75-98) ayant été rattachée à la première (v. 1-74). S'agirait-il de deux textes indépendants qui auraient été juxtaposés ? G. Bohas le suggère sans ambiguité : « il semble, en fait, qu'on ait ici fusion de deux morceaux » (p. 162). Une telle analyse peut ainsi bénéficier au travail de la critique des formes et de la rédaction[10]. Plus largement, une recherche métrique qui embrasserait l'ensemble du corpus coranique serait sans aucun doute d'une aide précieuse pour approfondir notre connaissance du travail éditorial qui préside à la constitution du *muṣḥaf*.

Assurément, cet ouvrage, qui reprend des analyses antérieurement données par G. Bohas, a un double intérêt. Méthodologiquement d'abord, il témoigne à nouveau de la nécessité d'une approche pluridisciplinaire conjuguant les apports de l'épigraphie, de la philologie et de la linguistique (notamment métrique) dans les études coraniques. On le conçoit aisément lorsqu'il s'agit de conjuguer épigraphie, recherche philologique et linguistique pour comprendre l'expression *ḏū l-ʿawtād*. À cet intérêt méthodologique, il faut ajouter la contribution herméneutique d'une recherche qui ancre résolument la lecture du Coran dans la vaste tradition des littératures religieuses de l'Antiquité Tardive. Comme on l'a vu, l'exemple le plus frappant est la péricope de *ḏū l-qarnayn*. De surcroît, l'historien tire avantage de ces analyses littéraire et synchronique. Ainsi, que ce soit le terme grec *Diabolos* qui par déglutination en langue copte explique la forme coranique *Iblīs* ou encore l'existence d'une source syriaque difficilement réfutable pour la péricope de *ḏū l-qarnayn*, ces deux exemples compromettent le récit chronologique traditionnel et situent l'élaboration de certains passages du Coran après la mort de Muhammad. Historiquement, toujours, on ne peut que rejoindre l'auteur lorsqu'il affirme que le Coran s'inscrit dans une continuité métrique, stylistique et poétique avec la poésie arabe anté-islamique. On ne peut s'empêcher de mettre cette conclusion en lien avec d'autres considérations, comme les découvertes archéologiques et épigraphiques au Yémen et en Arabie, et où les thèmes et les expressions coraniques sont déjà bien attestés dans une Arabie marquée dès le troisième siècle de notre ère par une présence juive et chrétienne[11]. Dans cette perspective, il n'est pas vain de réinterroger ces continuités à la lumière de l'émergence des principautés arabes affirmant leur singularité culturelle et identitaire face aux empires byzantin et sassanide.

Mehdi Azaiez
UCLouvain

(9) Quelques coquilles sont à signaler aux pages 139, 146 et 149. La présentation (saut de lignes) est parfois irrégulière.

(10) Les résultats présentés par Bohas seront à confronter avec le commentaire de la sourate dans *Le Coran des Historiens*. Bjerregaard Mortensen (Mette), "Sourate 19" *in* Mohammad Ali Amir-Moezzi & Guillaume Dye, *Le Coran des historiens*, Paris, Cerf, v. 2a, p. 755-759.

(11) Robin Christian, « L'Arabie préislamique » *in* Mohammad Ali Amir-Moezzi & Guillaume Dye, *Le Coran des historiens, Études sur le contexte et la genèse du Coran*, Paris, Cerf, v. 1, p. 51-154.

BCAI 35 (2021) Bohas Georges, Roquet Gérard: Une lecture laïque du Coran, recensé par Mehdi Azaiez
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net